

il devint suspect, fut jugé, et mourut sans courage. Ses fils étaient à l'armée de Dumouriez; ils n'eurent que le temps de s'enfuir avec ce général, qui passait pour leur ami. Secrètement liée à ce parti, l'Angleterre, qui jusqu'alors était restée neutre et qui s'était vengée de ses défaites en assistant aux malheurs de Louis XVI, rompit avec la France, se joignit à la coalition, et s'empara de Toulon.

LXXXVIII. Les ennemis du dehors croisaient; ceux du dedans surgissaient de toutes parts. La Belgique était perdue. La mort du roi avait soulevé la Bretagne et la Vendée, et excité dans ces généreuses provinces une ardeur chrétienne, digne des plus beaux jours de la ligue; le supplice des girondins fit prendre les armes à Lyon, à Bordeaux, au Midi tout entier. Soixante-dix départements se déclarèrent en insurrection contre la tyrannie de Paris, tyrannie qui, pour se soutenir, devenait fatalement de plus en plus affreuse. En ce moment, la Terreur, car tel était le nom de ce pouvoir, déploya une activité admirable à force d'énergie, hideuse à force de cruautés. Pendant que les citoyens, à peine armés, mal nourris, étaient dirigés en masse sur les villes rebelles ou sur les frontières menacées, la convention, à bout d'argent et assiégée par la disette, décrétait un emprunt forcé sur les riches, payait tout en assignats, fixait arbitrairement le prix du pain et des denrées, faisait vivre ses armées à force de réquisitions, et livrait à la prison soixante-treize de ses membres. A quiconque hésitait, la mort pour réponse. Hâtant de plus en plus ses procédures sommaires, le tribunal révolutionnaire envoyait chaque jour à la guillotine trente, quarante, cinquante victimes. Carrier épouvantait Nantes par ses noyades; Lyon pris fut rasé par la poudre et décimé par la mitraille. En même temps le culte était aboli, les prêtres traqués comme des bêtes fauves, les églises pillées et consacrées à la Raison, justement adorée sous les traits d'ignobles prostituées. Les insensés s'en prirent aux plus vieux usages du genre humain, et prétendirent imposer au monde une ère nouvelle datant de leur avènement, un calendrier de leur invention et une se-

maine de dix jours. Tout ce qui rappelait le passé excitait leur fureur.

LXXXIX. L'Église et la société s'épurent sous les coups de ces scélérats. Tandis que Bretons et Vendéens versent leur sang sur les champs de bataille pour la défense de la foi catholique, apostolique et romaine, ailleurs la persécution sévit aussi dure que sous Néron. Plus de riches bénéfices; plus de splendides abbayes; plus d'alliance possible entre le sacerdoce et la fortune, l'autel et le plaisir, le service de Dieu et les jouissances profanes. A la vie monotone et mesquine d'un siècle corrompu succèdent les grandes vertus comme les grands crimes d'un temps d'épreuve. Les prêtres douteux, les moines sans vocation jettent le froc, renient publiquement Jésus-Christ, et deviennent les plus méprisables, souvent les plus féroces des révolutionnaires. Les autres puisent du cœur dans le péril, et redeviennent dignes des catacombes. Ils errent de refuge en refuge, déguisés, cachés par quelque bonne âme au péril de sa vie, jusqu'à ce que, découverts et condamnés, ils confessent leur foi sur l'échafaud. Partout surgissent des actes de dévouements depuis longtemps inconnus. Partout coule le sang des victimes, évêques, prêtres, citoyens courageux, pieuses femmes, humbles jeunes filles, associés par milliers au roi martyr. A la tête des plus illustres avait succombé avec une auguste dignité la reine Marie-Antoinette (1794), abreuvée jusqu'au bout de calomnies et d'outrages, et digne par son amour pour la France de souffrir aussi pour elle. La jeunesse même de son fils ne désarme pas la rage de ses ennemis. Cet enfant est pour eux un reproche vivant. Livré à des geôliers sans cœur qui foulent aux pieds jusqu'à son innocence, enfermé dans un cachot humide où sa santé se perd, le fils des rois s'éteint de misère sur une poignée de paille infecte (1795). Sa fin fut comme un repos pour ses bourreaux; mais ils n'en jouirent pas longtemps. Déjà l'un d'eux songeait à leur disputer l'héritage de leurs victimes.

XC. Robespierre aspirait à exercer seul le pouvoir absolu. Depuis plusieurs mois il y marchait froidement, calculant tous ses pas,

rejetant sur ses collègues les mesures les plus odieuses et réservant son impitoyable cruauté pour ceux qu'il trouverait sur son chemin. Débarrassé de Marat par le poignard de la jeune et courageuse Charlotte Corday, il eut bon marché des disciples de ce monstre, qui poussaient sans cesse aux plus incroyables excès. Restaient Danton et ses amis, auteurs dans un moment de frénésie des massacres de septembre, mais néanmoins amis des plaisirs, ayant fait leur fortune, presque tous mariés et aspirant à une vie plus douce, à un pouvoir moins cruel. Aux yeux de Robespierre, ces hommes n'étaient pas assez purs pour achever leur œuvre commune. Lui seul, dans sa superbe austérité, possédait la vérité révolutionnaire; lui seul, disciple de Rousseau, pouvait le compléter et devenir le Calvin de la nouvelle Réforme. Éloquent à force de persévérance, d'astuce et

de sophismes, il accusa ses collègues de trahir la liberté par leur modération, feignit, comme un autre Brutus, de sacrifier ses plus chères affections en demandant leur tête, et les envoya sans pitié au supplice. Désormais il régnait seul sur la convention épurée, décimée, privée de ses chefs. Seul il inspirait les moindres décisions, faisait trembler tous les cœurs et envoyait à la mort sur un soupçon. Pour couvrir d'un voile hypocrite l'horreur de son règne, il célébrait la fête de l'Être suprême, et, pontife improvisé, mar-

chait à l'autel un bouquet de fleurs à la main pendant que le sang coulait partout.

XCI. La France ne se laissait pas prendre à ces semblants de réjouissances, et, si elle trouvait quelque consolation à son affreuse servitude, c'était dans le courage et dans les victoires de ses soldats. Le Midi tout entier s'était soumis. Malgré leur foi, leur union,

leur sublime dévouement, les Vendéens avaient été battus dans plusieurs rencontres et réduits à une guerre de partisans. Autrichiens, Prussiens, Anglais, Espagnols, Piémontais, étaient tenus en respect à la frontière. Sur mer, bien qu'à demi désorganisée, la marine soutenait d'héroïques combats, et le *Vengeur* s'illustrait en périssant tout entier plutôt que d'amener son pavillon.

XCII. Ces succès, qui éclipsaient les plus beaux souvenirs militaires des derniers règnes, et qui rendaient à la France

sa véritable place en Europe, ne devaient-ils servir qu'à l'apothéose d'un scélérat, devenu l'égal des plus mauvais tyrans de la Grèce païenne? N'y avait-il plus de justice au ciel ni de courage sur la terre pour renverser ce despotisme sanguinaire? Il le semblait d'abord, et une terreur profonde glaçait les esprits, quand Robespierre prit soin de se perdre lui-même, et souleva ses propres partisans par des soupçons qui, on le savait bien, étaient des arrêts de mort. Lasse d'être décimée, la convention prit les armes pour



La famille royale au Temple. (P. 334.)

les archiducs de Toscane et de Lombardie, avec les Bourbons de Naples, et enfin avec le saint-siège, impérissable foyer d'une religion détestée. Toute la péninsule n'avait pas un régiment à opposer aux baïonnettes françaises. Les mauvaises passions, partout vivaces, n'attendaient qu'elles pour se déchaîner. Ordre à Bonaparte de marcher sur Rome. Il juge les choses autrement, répond par un refus, et offre sa démission, qui n'est pas acceptée. Libre dès lors d'agir en maître, il contient l'anarchie, à condition qu'en échange l'Italie le nourrira. Heureux de ses dispositions, le roi de Piémonte lui livre trois places et les passages des Alpes. Le duc de Parme lui fournit des vivres, des hôpitaux, seize cents chevaux, deux millions en or et vingt tableaux au choix. Le duc de Modène, Gênes, Rome, Naples lui prodiguent l'argent de leurs trésors et les chefs-d'œuvre de leurs musées. Enthousiastes de son génie, les Milanais lui demandent la liberté. Mais il leur répond qu'il faut la mériter, et, tout entier à poursuivre ses vrais ennemis, les Autrichiens, il les rejette en Tyrol; il bloque Mantoue, place importante dans une île du Mincio; il occupe et fortifie l'Adige, la plus courte des rivières que les Alpes versent dans le Pô. C'est de ce poste bien choisi qu'il espère, plus heureux que Villars et Catinat, battre les Autrichiens au sortir de leurs montagnes, puis, si la fortune les favorise, les poursuivre chez eux et fondre sur Vienne.

XCIX. Sa prévoyance est promptement justifiée. Soixante mille Autrichiens débouchent du Tyrol, descendent le Mincio et les deux rives de l'Adige. Déjà ils occupent Brescia et Rivoli, pendant que de front ils menacent Vérone. Les Français vont être cernés. Qu'eussent-ils fait dispersés jusqu'à Naples? Les généraux opinent pour la retraite, parti suprême, souvent le plus dangereux de tous. Mieux vaut se jeter avec toutes ses forces sur un ennemi encore divisé. Bonaparte est seul de cet avis, mais avec cette assurance qui entraîne les cœurs. Abandonner l'Adige et le blocus de Mantoue, objet de l'attaque principale, repasser le Mincio, enfoncer à Salo vingt mille Autrichiens placés sur la route de

Milan, puis se retourner à Lonato sur vingt-cinq mille autres venant du haut Adige, enfin le surlendemain recevoir à Castiglione, presque sur le même terrain, ceux qui avaient perdu leur temps à débloquer Mantoue, ce fut l'affaire de six jours, pendant lesquels trente mille hommes en dispersèrent le double. L'Adige fut repris plus vite qu'abandonné. Repoussés, mais non détruits, les Autrichiens allaient évidemment préparer une nouvelle expédition à l'abri de leurs montagnes. Chaque jour leur arrivait quelque renfort. A peine reposé, Bonaparte les prévient, remonte l'Adige, arrive à Trente, au cœur de leurs rassemblements, et, revenant en quelque sorte sur ses pas, les pousse à la baïonnette dans la vallée de la Brenta jusque dans la plaine d'Italie. Sans une négligence qui leur livra le passage du bas Adige et la route de Mantoue, ils étaient à leur tour cernés, et ils durent s'estimer heureux d'aller s'enfermer dans l'île bloquée du Mincio.

C. Malgré ces efforts de génie et de bravoure récompensés par un double succès, l'armée d'Italie, victorieuse, mais affaiblie, était à peine hors de danger pour quelques mois. Grâce à de continuelles avantages en Allemagne, les Autrichiens, arrivés jusque sur le Rhin, étaient libres de faire de nouveaux efforts en Lombardie, et ils y mettaient une activité mal imitée par le Directoire. Une seconde armée, plus nombreuse que la première et se bornant à une forte démonstration sur Rivoli, s'avança par la rive droite de l'Adige, et vint s'établir à Caldiero en face de Vérone. Bonaparte essaya vainement de lui enlever cette hauteur. Repoussé après une attaque meurtrière, menacé sur sa gauche, qui venait de perdre quatre mille hommes dans les montagnes, il semblait enfin condamné à un désastre, et le soir, en voyant les Français sortir en silence de Vérone par la porte de Milan, leurs amis crurent leur dire un long et triste adieu. Les soldats eux-mêmes étaient mornes, sûrs pourtant que, s'il restait quelque chose à tenter, leur chef le tenterait.

CI. La joie se réveilla quand, à peine hors des portes, on quitta la route de Lombardie

pour descendre l'Adige. Ce n'était plus battre en retraite, mais, au contraire, audacieusement tourner la gauche des Autrichiens. En cet endroit, la rivière forme de vastes marais, traversés seulement par d'étroites chaussées, où la bravoure devait l'emporter sur le nombre. L'ennemi se laissa maladroitement entraîner sur ce terrain, et y lutta pendant trois jours contre des soldats éprouvés, résolus de vaincre à tout prix, bravant en face la gueule des canons d'Arcole. A la fin il recula dans la plaine, abandonna la position tournée de Caldiero, et alla encore une fois se refaire en Tyrol. Non moins épuisé, Bonaparte rentra par la porte de Venise dans Vérone stupéfaite, et se contenta de renforcer sa gauche compromise. Décembre approchait. Pour une campagne, n'était-ce pas assez de périls et de gloire?

CII. A peine les troupes avaient-elles pris leurs

quartiers d'hiver, que l'ennemi reparut de nouveau sur toute la ligne. Par un plan nouveau, il balaya la rive droite de l'Adige et essaya d'enlever Rivoli, véritable clef de la plaine. Déjà la position était cernée, escaladée de tous côtés par une nombreuse infanterie; canons et cavaliers, entassés dans une sorte d'escalier tournant, n'attendaient que le moment de s'y déployer. Mais, pendant la nuit, l'infatigable vainqueur d'Arcole, de Castiglione, de Lonato, s'était glissé à travers les Autrichiens, avait compté tous leurs feux,

deviné leurs intentions, déjoué leurs espérances. Dès la pointe du jour des coups éclatants signalent sa présence. Qu'importe ce qui l'environne! Une plus belle proie s'offre à lui. A ses pieds artillerie et cavalerie sont prêtes à déboucher sur le plateau. Elles sont reçues à mitraille, chargées à la baïonnette, rejetées dans un désordre complet. La déroute

devient contagieuse. A son tour l'infanterie abandonne le champ de bataille, et, vainqueurs, les Français ramassent derrière eux ceux qui croyaient déjà les avoir faits prisonniers. Tout ce qui s'était aventuré dans la plaine fut pris, et, découragée par cette dernière et solennelle défaite, Mantoue, à bout de vivres, capitula.

CIII. A ces braves, contre lesquels étaient venues successivement se briser toutes les forces de la monarchie autrichienne, appartenait enfin de prendre une juste revanche et de conquérir une paix glorieuse.

L'archiduc Charles ne put les arrêter ni au passage du Tagliamento, ni dans les âpres gorges des Alpes styriennes. Du haut du col de Leoben leur apparurent enfin les eaux du Danube et les clochers de Vienne. L'ennemi demanda une suspension d'armes, et, aussi audacieux négociateur qu'habile capitaine, Bonaparte prit sur lui de promettre la paix en échange de la Belgique et de la Lombardie (1797).

CIV. Telle était la fin de cette coalition



Louis XVII et Simon. (P. 336.)

recouvrer son indépendance. Le tout-puissant rhéteur ne sut ni donner un ordre, ni commander une manœuvre pour sauver son pouvoir. Fait prisonnier et mortellement blessé, il vécut assez pour monter sur la fatale charrette où il avait envoyé tant de victimes et jusqu'à ses meilleurs amis (1794).

XCIII. La révolution venait d'immoler son chef. La Terreur et les supplices continuèrent encore quelques jours, puis s'arrêtèrent spontanément comme un ressort qui se détend. En quelques mois les derniers girondins, puis une partie des émigrés rentrèrent. A peine installé au Panthéon, Marat en fut chassé. Le maximum et les réquisitions supprimés, la circulation se rétablit, la disette diminua, et l'hiver vit recommencer avec fureur bals et spectacles. La victoire montra qu'elle n'était pas attachée au règne de Robespierre. Des soldats sans pain et sans souliers reprirent la Belgique, entrèrent en Hollande, pacifièrent la Bretagne et la Vendée. Sous l'impression de ces succès, la coalition commençait à se dissoudre. La Hollande en sortit la première, et conclut avec la république une alliance offensive et défensive; la Prusse promit de rester neutre, et offrit sa médiation; l'Espagne se décida à négocier. L'Autriche seule sur le continent persistait à recouvrer la Belgique, devenue province française, et cherchait à remplacer ses inconstants alliés par la Russie. L'Angleterre montrait la même ténacité, et, jalouse d'empêcher l'agrandissement de son antique rivale, puisait dans ses trésors de riches subsides pour l'Autriche. Mais, ainsi restreinte, la guerre ne pouvait que devenir plus heureuse.

XCIV. De tous côtés le ciel semblait donc redevenir serein, et dans deux insurrections sévèrement réprimées les terroristes avaient inutilement tenté de ressaisir la dictature. A leur tour, les royalistes pensèrent que le moment était venu de payer d'audace et de chasser la convention. Mais, sauf les Bretons et les Vendéens, dignes d'un meilleur sort, leur parti se composait surtout de fugitifs isolés, luttant contre la misère, préoccupés de trouver à l'étranger leur pain de chaque jour. Pour chef, au lieu de Louis XVII, mort

au Temple, ils n'avaient plus que les frères du roi, qui, fuyant devant les armées de la république, promenaient leurs doléances dans les cours ennemies, et encourageaient de loin l'intrigue et la trahison. Ce n'est point à ce prix que s'achète la victoire. Sur le Rhin, les émigrés corrompirent Pichegru, et essayèrent de nouer des intelligences parmi ses troupes; ils ne parvinrent qu'à perdre pour l'avenir ce malheureux général. A l'ouest, ils organisèrent une descente d'accord avec les Anglais; mais ils compromirent inutilement par là les courageux Bretons, qui venaient de jurer la paix. Attirés dans la presqu'île de Quiberon, abandonnés des Anglais et du comte d'Artois, qui les avait leurrés de la promesse de son arrivée, repoussés dans leurs sorties, pressés par la faim, ces braves gens furent jetés à la mer par le général Hoche ou fusillés au mépris du droit des gens après avoir rendu leurs armes (1795).

XCIV. Même échec à Paris, où les insurgés eurent aussi affaire à un jeune capitaine, au Corse Bonaparte, qui avait fait ses preuves à la prise de Toulon et dans la guerre des Alpes. Deux colonnes s'avançaient pour enlever la convention, l'une par la rue Saint-Honoré, l'autre par le quai Voltaire. Bonaparte ouvre le feu dans le cul-de-sac Dauphine, couvre de mitraille les degrés de Saint-Roch, balaye à droite et à gauche la rue Saint-Honoré, court au Pont-Royal, et enfile de même avec une batterie la longueur du quai. Quelques pièces de canon lui suffisent pour déjouer les espérances des royalistes. Cet échec les fit pour longtemps rentrer dans l'inaction. Ce n'était pas pour retomber entre leurs mains que la France, encore enivrée de nouveautés et de chimères, pensait avoir enduré tant de maux et commencé de si belles entreprises. Jadis, dans une circonstance analogue, un parti plus nombreux, plus uni, plus fort, plus courageux, portant le drapeau de la foi et des libertés nationales, la Ligue, avait paru succomber contre les réformés. De même cette fois, les partisans de l'ancien régime, bien qu'ils comptassent aussi parmi eux des âmes honnêtes, des cœurs héroïques, des saints et des martyrs, ne devaient

pas triompher directement; mais ils étaient destinés à rendre chrétien le pouvoir issu de la révolution. Comment s'accomplirait cette conciliation difficile? D'où viendrait le pouvoir assez fort pour enchaîner tant de haines opposées? Personne ne l'entrevoyait encore.

XCVI. Victorieuse, la convention put abdiquer sans secousse sa longue dictature et transmettre le pouvoir aux deux conseils des Cinq-Cents et des Anciens, et à un Directoire de cinq membres (1795). Car déjà les idées anglaises remplaçaient les illusions d'unité qui avaient produit la constitution de 1793, et, cruellement châtiée de ses folies, la nation en revenait à imiter les plus sages de ses voisins. Toutefois, pour ce nouvel édifice, où étaient les matériaux, hommes d'État, orateurs, savants moissonnés par la révolution? Où étaient les vertus de modération, de prudence, de désintéressement, seul aliment de la liberté? Arènes des passions, les assemblées délibérantes n'avaient amené jusqu'à ce jour que le triomphe du parti le plus audacieux et le plus violent. Bien que moins dur en apparence, le régime actuel laissait le pouvoir à des révolutionnaires du second ordre, ayant tous les mauvais instincts, sinon l'énergie sauvage de leurs devanciers. Au milieu d'un luxe sans frein et d'une cynique liberté de mœurs, cinq médiocres régicides remplaçaient le comité de salut public, poursuivaient les prêtres qui avaient refusé le serment, régularisaient le divorce, érigeaient en fête nationale le 21 janvier, portaient à quarante-cinq milliards l'émission des assignats, et la terminaient par une véritable banqueroute et par un emprunt forcé sur les riches. Or, tandis qu'à Paris les parvenus de la veille vivaient de plaisirs et d'agiotage, et que le peuple des clubs y était nourri aux frais de l'État, à la frontière s'étaient réfugiés le courage, le dévouement, les vertus civiques. Là, dans une guerre inégale, mélange de victoires difficiles et de revers non moins glorieux, les abus de la force, les spoliations révolutionnaires étaient rachetées par une vie pauvre et rude, par des hivers sans vêtements, des marches sans chaussures, des combats sans pain. Un sang

généreux y coulait tous les jours pour la défense de la patrie.

XCVII. Parmi les mille héros de cette lutte brillaient deux généraux de vingt-six à vingt-sept ans. Aussi beau que brave, aussi aimable qu'intelligent, Hoche, le vainqueur de Quiberon, venait de soumettre la Vendée, compromise, comme la Bretagne, par de vaines promesses de débarquement, et il parvenait, entreprise plus difficile, à désarmer la trop juste haine de ces fidèles royalistes (1796). Mis ensuite à la tête de vastes projets sur l'Irlande et sur l'Angleterre, il semblait destiné au premier rang. Moins célèbre que lui, le vainqueur de vendémiaire, le Corse Bonaparte, à l'œil perçant, au profil romain, venait de prendre à Nice le commandement de trente mille soldats affamés, réduits à défendre les âpres gorges de l'Apennin. « Soldats, leur dit-il, vous êtes mal nourris et presque nus. Le gouvernement ne peut rien pour vous; mais vous avez devant vous les plus fertiles plaines du monde. Je vous y conduirai. Manqueriez-vous de courage? » A gauche vingt-deux mille Piémontais couvraient leur pays; à droite, trente-six mille Autrichiens marchaient sur Gènes. Au lieu de se laisser acculer à la mer, Bonaparte prend l'offensive, s'ouvre à la baïonnette les défilés de l'Apennin, culbute les Autrichiens à Montenotte, les sépare des Piémontais à Millesimo, et les rejette définitivement les uns vers le nord, les autres sur Milan. En quinze jours il avait remporté six victoires, enlevé cinquante-cinq canons, quinze mille prisonniers et vingt et un drapeaux (1796). Quelques marches de plus, et, rejetés de rivière en rivière, les Autrichiens livraient Milan et la Lombardie. Le jeune général avait surpassé ses aînés. Ses soldats le proclamèrent caporal.

XCVIII. Devant lui s'ouvrait la belle Italie, promise à son armée, mais connue pour être le tombeau des Français. Aux périls de la guerre se joignaient, dès le début, les plus obscurs problèmes de la politique. Aussi mal inspirés que Charles VIII, les jacobins de Paris et de l'armée étaient pressés d'en finir avec l'aristocratie de Gènes et de Venise, avec